

CAHIERS DE LA
MÉDITERRANÉE**Cahiers de la Méditerranée**

66 | 2003

L'autre et l'image de soi

Dire son identité politiqueEtude du discours politique français au XX^e siècle**Damon Mayaffre**

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/119>

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2003

Pagination : 247-264

ISSN : 0395-9317

Référence électroniqueDamon Mayaffre, « Dire son identité politique », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 66 | 2003, mis en ligne le 21 juillet 2005, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/119>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

Dire son identité politique

Etude du discours politique français au XX^e siècle

Damon Mayaffre

Introduction : discours politique et identité

- 1 Le sens de cette contribution tient entre deux affirmations simples et symétriques que l'on peut trouver ici ou là dans la bibliographie florissante sur l'identité politique¹ :
 - 1) L'identité politique est toujours affaire de discours ;
 - 2) Le discours politique est toujours affaire d'identité ou de stratégie identitaire.
- 2 1) - L'identité politique est toujours affaire de discours. Beaucoup d'auteurs l'affirment², tout le monde le conçoit ; même si personne ne le démontre définitivement. Cela signifie semble-t-il que l'identité politique est avant tout une *représentation que l'on a de soi*. Elle ne s'appuie pas uniquement sur des critères objectifs ou matériels (comme peut-être l'identité ethnique peut reposer, objectivement, sur un territoire géographique ou sur la couleur de la peau). L'identité politique c'est une construction, une représentation que les individus ou les forces sociales se font d'eux-mêmes, et comme souvent dans les choses humaines, cette représentation est médiatisée par du langage, passe par des mots *symboles* (ex : "Liberté", "égalité", "fraternité"), des slogans *emblèmes* et rassembleurs (ex : "élection piège à con"), des textes fondateurs (ex : la déclaration des droits de l'Homme).
- 3 Bref, une représentation est toujours un récit, une histoire que l'on se raconte sur soi-même, et l'identité politique en tant que représentation est toujours construite par du discours ; et ceci n'enlève rien au fait qu'elle repose, comme l'a démontré la pensée marxiste, sur des infrastructures matérielles comme la position que l'individu ou la classe tient dans la production économique. Sans pouvoir aller plus loin dans cette introduction, il faut donc poser en paraphrasant Benveniste, que c'est avant tout *dans et par le langage que se construisent les identités politiques*.
- 4 2) - Le discours politique est toujours affaire d'identité. L'affirmation est moins convenue, mais il s'agit de la première conclusion de nos travaux sur le discours politique³. À l'analyse, l'enjeu suprême du discours politique n'est pas, comme on pourrait le croire, de véhiculer un message, de propager une idéologie, d'inciter à l'action, mais *d'affirmer l'identité d'un orateur pour favoriser l'identification d'un auditoire* ; affirmer l'identité d'un

locuteur individuel (un homme) ou collectif (un parti, une classe, un groupe parlementaire, un syndicat) pour favoriser l'identification d'un public (les militants, le peuple, les électeurs). En d'autres termes, le but d'un discours politique est de construire un espace linguistique dans lequel le groupe pourra se constituer, se reconnaître et exister.

- 5 Dans les deux acceptions fortes du terme, le maître mot du discours politique est "S'IDENTIFIER" : pour l'orateur, cela signifie se présenter (dans ses attributs politiques), comme un quidam le fait face à un agent de police qui demande "voulez-vous vous identifier", et pour l'auditoire "s'identifier" veut dire, comme le propose le Robert, *devenir identique*, faire corps, se confondre avec une personne, un discours, un projet, etc.'est cette grille de lecture du discours comme un lieu de construction de l'identité politique, comme l'endroit par excellence où se révèle la stratégie identitaire mise en place par un énonciateur et reçue par un public, que nous voulons illustrer par deux événements politico-linguistiques de la France contemporaine.
- 6 Il s'agira d'une part de voir comment se joue le drame politique de la guerre civile verbale de la France des années 1930. Ce drame mène à la défaite, à Vichy et à la Collaboration et peut se présenter comme la désertion coupable par la droite républicaine de l'espace politique (droite qui perd son identité républicaine et se disqualifie elle-même dans le débat démocratique), et, symétriquement, prétention illégitime de la gauche à occuper l'ensemble de l'agora politique en entendant incarner à elle seule la République, et en s'identifiant à la Nation tout entière.
- 7 On montrera d'autre part, plus ponctuellement, comment se déclinent les identités de de Gaulle, Pompidou, Giscard, Mitterrand et Chirac dans le discours présidentiel (1958-2002) et comment se jouent quelques passes d'armes de la cohabitation entre Jacques Chirac et Lionel Jospin (1997-2002) autour de l'identité respective, claire ou brouillée, de leur discours.

L'identité lexicale : les mots comme des symboles

- 8 Rechercher et construire son identité politique, affirmer cette identité, la légitimer, l'imposer à l'auditoire tels sont donc les enjeux du discours politique. Ceci se constate d'abord d'un point de vue lexical.
- 9 Si l'on ne peut ici développer cet aspect fondamental du discours, l'on ne peut le passer sous silence. Chaque force politique a des marques lexicales propres, chaque locuteur a ses mots personnels qui lui servent bien sûr à décrire le monde ou à traiter un sujet, mais plus encore à signer ses propos, à marquer son discours ; à s'identifier.
- 10 Après Antoine Prost⁴, nous avons montré sur des corpus politiques contrastifs, qu'il existe des individualisations linguistiques qui correspondent aux identités politiques des orateurs⁵. Il y a un vocabulaire communiste et un vocabulaire républicain, une phraséologie révolutionnaire et une phraséologie conservatrice. Il y a, dans la nuance, un lexique gaullien ou bonapartiste et un lexique giscardien ou orléaniste⁶. Ces lexiques, répétons-le, servent à donner des signes de reconnaissance, à délimiter des territoires linguistiques, à définir des identités politiques.
- 11 Pour repérer ces lexiques, la méthode quantitative est la plus objective. Moyennant la saisie des textes et un codage minimal, les logiciels de logométrie comme *Hyperbase*⁷ ou *Lexico*⁸, avec leur batterie de critères statistiques mis au point depuis 30 ans, font ressortir les mots, tous les mots, qui discriminent –comme un code génétique– un discours par rapport à un autre.

- 12 Trois exemples à finalité didactique peuvent être donnés.
- 13 Si l'on prend une liste d'une centaine de mots pleins et que l'on regarde la fréquence d'utilisation chez les présidents de la Vème République on peut construire le tableau de distribution qui suit (tableau 1)

	de Gaulle	Pompidou	Giscard	Mitterrand1	Mitterrand2	Chirac
"peuple"	383	198	107	166	187	96
"pétrole"	15	27	129	18	9	3
"emploi"	33	53	406	129	73	307
etc.

Tableau 1 : Distribution de termes (valeurs absolues) dans le corpus présidentiel (1958-2002)

- 14 Dans les colonnes sont consignés les orateurs (de Gaulle, Pompidou, Giscard, Mitterrand1, Mitterrand2 et Chirac⁹), dans les lignes les mots ("peuple", "pétrole", "emploi", etc.) et à l'intersection, la fréquence d'utilisation des mots par les présidents : "peuple" est utilisé 383 fois par de Gaulle, 198 fois par Pompidou, etc. Le tableau brut (puisqu'il ne compte que des fréquences absolues), est transformé en un tableau plus perfectionné, dans lequel on a traduit les fréquences absolues en un coefficient statistique (l'écart réduit) qui prend en compte et neutralise la longueur des corpus des différents présidents et mesure le degré de *sur-utilisation* ou de *sous-utilisation* des mots par chacun des présidents par rapport à la norme que constitue l'ensemble de tous (tableau 2).

	de Gaulle	Pompidou	Giscard	Mitterrand1	Mitterrand2	Chirac
"peuple"	+22	+5	-11	-5	-2	-9
"pétrole"	-2	+1	+15	-3	-5	-6
"emploi"	-8	-6	+15	-5	-8	11
etc.

Tableau 2 : Distribution de termes (écarts réduits) dans le corpus présidentiel (1958-2002)¹⁰

- 15 Enfin de ce tableau, on peut faire une représentation graphique c'est-à-dire *dessiner une carte d'identité lexicale des discours*, grâce à un outil mathématique performant comme l'analyse factorielle des correspondances (AFC) mieux connu en Histoire sous l'appellation vulgaire "nuage de points"¹¹ (figure 1).

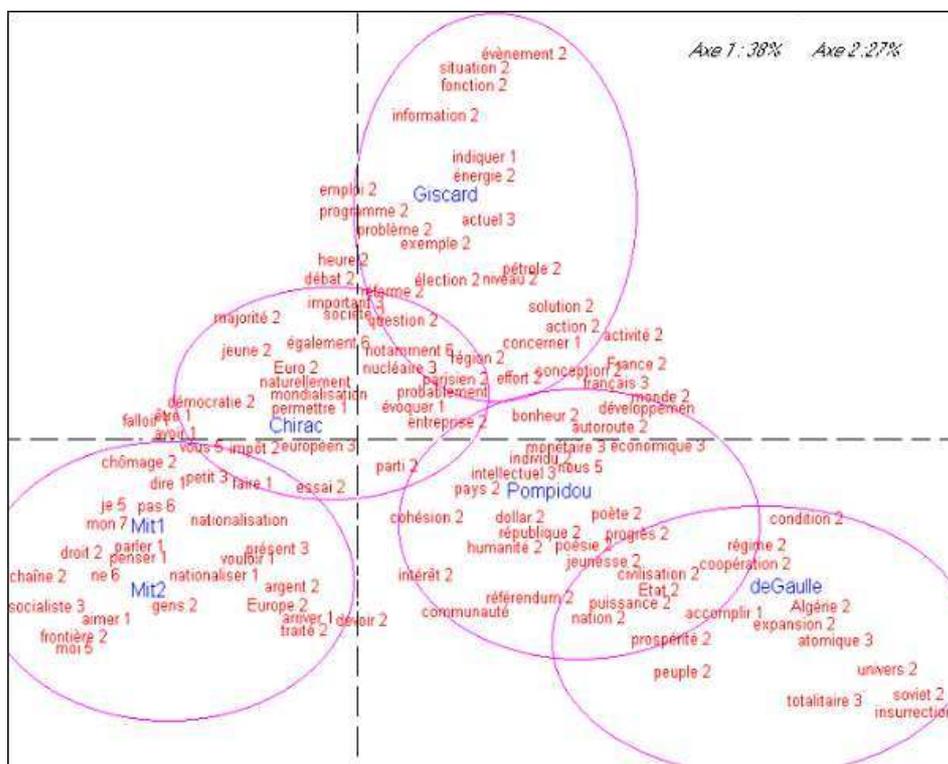


Figure 1 : Analyse factorielle des correspondances de 100 lemmes du corpus présidentiel¹²

- 16 Ainsi l'identité lexicale de chacun apparaît. De Gaulle attire à lui les mots "peuple", "destin", univers", "régime", "Algérie", "puissance", "nation". Giscard attire "pétrole", "énergie", "emploi", "situation", "problème", etc. Dit autrement, de Gaulle se distingue des autres présidents, en bas à droite du schéma, par l'utilisation privilégiée de "peuple", "destin" etc. Giscard s'originalise, en haut au centre, par la sur-utilisation de "pétrole", "énergie", etc. Il ne s'agit pas ici de gloser sur la signification de ces termes ni d'interpréter leur récurrence dans le discours de tel ou tel président. Mais l'on voit grâce aux constellations lexicales qui se dessinent que chaque locuteur a sa personnalité lexicale. Aucun orateur par exemple ne se confond avec un autre, si ce n'est peut être les deux corpus Mitterrand qui sont assez proches sur la figure; ce qui n'étonnera pas.
- 17 Evidemment, on objectera que ce qui ressort ici n'est pas l'identité politique des orateurs, mais avant tout la thématique des discours imposée par la conjoncture historique ("Algérie" chez de Gaulle, crise "pétrolière" chez Giscard, etc.).
- 18 Pourtant si l'on prend les discours de Jospin et de Chirac entre 1997 et 2002, la conjoncture est la même et les deux hommes s'appliquent, dans leur rivalité, à traiter des mêmes sujets. Or la représentation graphique, construite à partir de l'ensemble de leur vocabulaire (et non plus artificiellement à partir de 100 mots sélectionnés)¹³, fait ressortir deux identités lexicales nettes et opposées. (Figure 2).

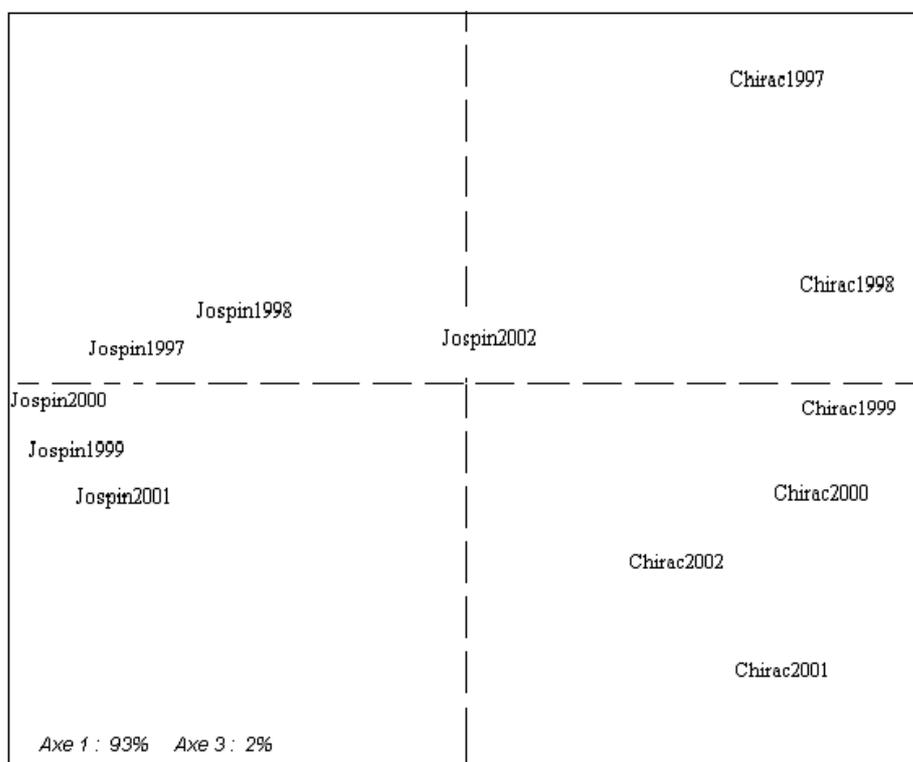


Figure 2 : Chirac/Jospin (1997-2002), étude diachronique du lexique

- 19 Au regard du vocabulaire utilisé, *Hyperbase* situe très clairement d'un côté tous les discours de Jospin et les oppose (sur l'axe 1, axe horizontal, lecture de gauche à droite, 93 % de l'information) à ceux de Chirac.
- 20 Tous les discours de Jospin ? Oui, à une forte exception près : Jospin 2002 s'éloigne de ses bases lexicales (situées à gauche de l'axe 1), s'écarte du parler Jospin pour se laisser attirer par le pôle Chirac (situé à droite de l'axe 1). Cela signifie qu'en 2002, Jospin brouille l'identité de son discours. Jospin se met à discourir comme Chirac. Et ses électeurs ne l'entendent plus. Nous tenons là, sans aucun doute, l'explication de sa défaite. Jospin en 2002 a transgressé cette règle rhétorique absolue que tout discours politique doit mettre en place : il a brouillé son identité (on ne sait plus qui parle), et interdit par là même le phénomène d'identification des électeurs¹⁴.
- 21 Dernier exemple enfin, tiré de notre corpus de thèse. À partir de 60 mots parmi les plus significatifs du discours politique des années 30 a été dessinée, selon la même méthodologie que précédemment, la carte d'identité lexicale de 4 leaders politiques majeurs de l'entre-deux-guerres. (figure 3)

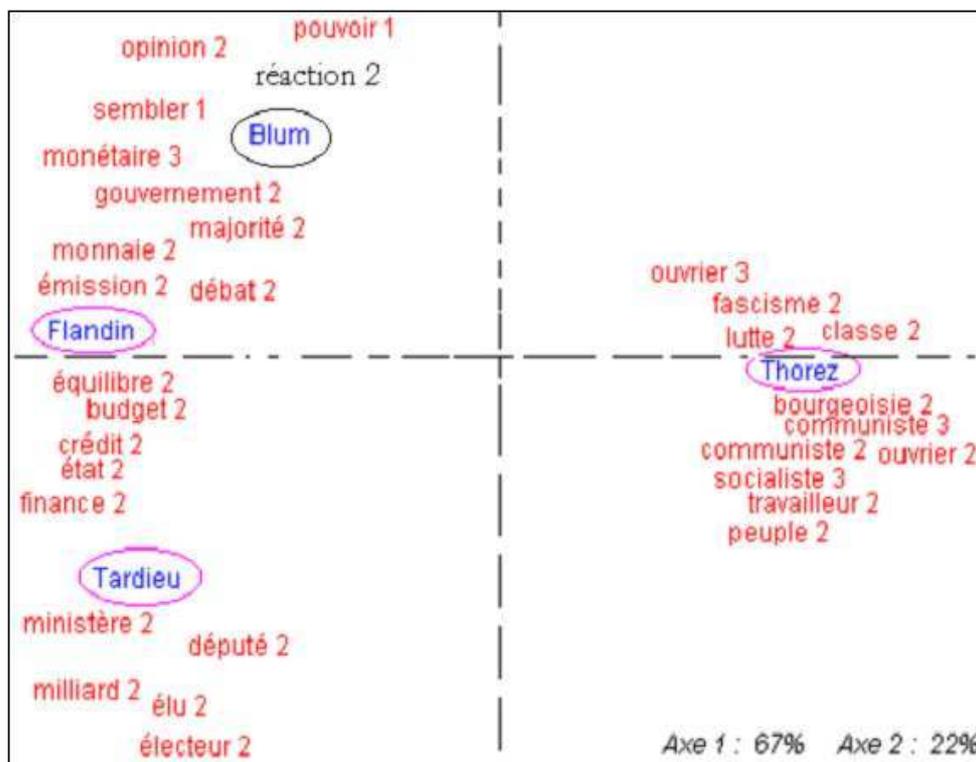
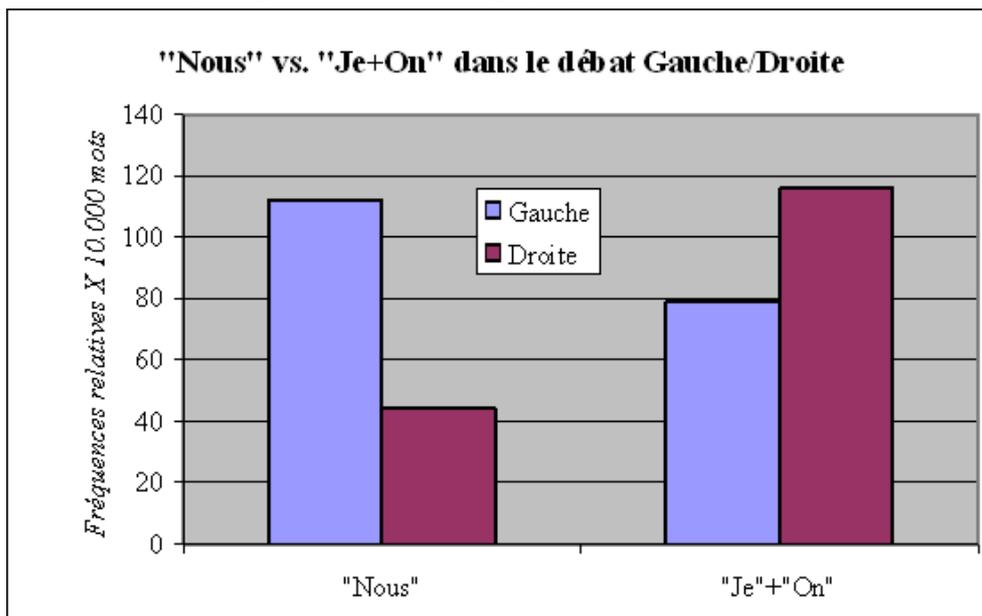


Figure 3 : AFC du vocabulaire du discours politique des années 30.¹⁵

- 22 La preuve est avancée ici que le discours socialiste de Blum dans les années 30 ressemble plus à celui des leaders de droite (Flandin et Tardieu) qu'au discours de Thorez. Sur l'axe 1 (axe horizontal, lecture de gauche à droite) qui recueille l'essentiel de l'information du graphique (67%), Blum est situé à gauche avec Flandin et Tardieu laissant seul à l'opposé le dirigeant communiste. Le discours de Blum a une tonalité lexicale républicaine et non pas révolutionnaire. Blum n'utilise pas de mots marxistes ou ouvriéristes ("ouvrier", "bourgeoisie", "lutte", "fascisme") qui sont monopolisés par Thorez. Il préfère les mots du parlementarisme bourgeois ("majorité", "débat", etc.). Quelles que soient les professions de foi (qualitatives) du leader socialiste que l'on retrouve parfois dans des discours¹⁶, le contenu quantitatif relève l'identité profonde d'une pensée qui a cessé d'être marxiste.
- 23 De chaque discours politique transpire donc, toujours, une identité lexicale qui est à la fois reflet et agent d'une identité politique établie ou en construction. Et dans la logomachie politique, celui qui impose son identité c'est-à-dire ses mots a gagné la partie. Lorsque la république parlementaire impose à Blum, et Blum à la SFIO, le mot "réaction" pour qualifier l'adversaire plutôt que "bourgeoisie", "capitalisme" ou "fascisme", elle a phagocyté un mouvement prétendument révolutionnaire et l'a rendu définitivement réformiste. Quand Jospin, sous la pression médiatique, n'utilise plus ses propres mots dans la campagne électorale du printemps 2002 mais ceux de Chirac, il a perdu, si ce n'est son âme et son identité, en tout cas le combat électoral avant même de livrer bataille.
- L'identité rhétorique : le discours comme lieu de rassemblement
- 24 Mais, c'est sur une autre dimension du discours politique, autre que lexicale, qu'il faut s'étendre plus longuement.
- 25 Il s'agit de l'économie essentielle des discours, leur organisation première, selon Barthes leur rhétorique fondamentale¹⁷ : la *stratégie énonciative* mise en place par le locuteur qui

privilégiera une énonciation tendue ou détendue, *embrayée* ou *débrayée*, didactique ou polémique¹⁸. Pour étudier cette stratégie, l'analyse des déictiques spatiaux temporels (le *ici* et *maintenant* du discours), ou celle des temps verbaux (le passé simple aoristes vs. le passé composé à valeur *pragmatique*) sont fondamentales. Mais la pronominalisation qui a directement à voir avec la question de l'identité est le meilleur biais.

- 26 Un discours politique, pour les linguistes, c'est du *langage émis par une personne en direction d'une autre personne en vue de la convaincre*¹⁹. Dès lors les marques linguistiques du locuteur dans son texte, comme celles de l'auditoire, sont essentielles pour délimiter l'espace identitaire du discours. *Qui parle ?*, *à qui ?* Voici les deux principales questions, éminemment identitaires, directement abordables par l'étude des pronoms personnels, que pose tout discours politique.
- 27 Or précisément, lorsque l'on demande à l'ordinateur quel est le mot qui discrimine le plus la gauche de la droite (et vice versa) dans un important corpus de textes de l'entre-deux-guerres (832 discours sur dix ans, 1.600.000 occurrences réparties entre Thorez, Blum, Flandin et Tardieu), il indique qu'entre tous, ce n'est pas "ouvrier" ou "prolétaire", "lutte" ou "justice", "sécurité" ou "insécurité" mais parmi tous, après les avoir sous-pesés un à un²⁰, le pronom personnel "nous".
- 28 Fondamentalement, dans l'entre-deux-guerres, le discours de gauche est un discours sur le mode du "nous" c'est-à-dire avec une énonciation collective, lorsque le discours de droite s'énonce sur le mode soit du "je" singulier, soit sur celui de la non personne ("on"). La gauche utilise ainsi 110 "nous" tous les 10.000 mots –pulsation effrénée– lorsque la droite n'en utilise que 45, et en proportion inversée, la droite utilise 115 "je" ou "on" pour 10.000 mots lorsque la gauche en utilise 79. (graphique 1)



Graphique 1 : Pronoms personnels dans le discours politique (1928-1939)

- 29 Si l'on revient, un instant, sur le couple Jospin/Chirac à la fin du XX^e siècle, on constate que le dirigeant de gauche sur-utilise (pas rapport au second) le "nous" à hauteur d'un écart réduit de +8 (ou que le président de droite le sous-utilise par rapport au premier à hauteur de -8)

- 30 Evidemment, cette pronominalisation différente, donne une personnalité complètement opposée au discours de gauche et de droite, notamment dans la prise de conscience identitaire que le locuteur peut avoir de lui même, que l'auditoire peut avoir du locuteur, et par une suite d'assimilation que les auditeurs –en tant qu'individus ou en tant que groupe– peuvent avoir d'eux-mêmes *via* le discours.
- 31 Le débat gauche/droite de l'entre-deux-guerres, par cette massive disproportion d'utilisation du "nous", en est déséquilibré ; pas seulement en quantité mais en qualité.
Les identités politiques : conséquences historiques de la dissymétrie gauche/droite
- 32 En effet, le « nous » est fondamentalement politique (c'est même pour les analystes le premier mot politique de la langue française²¹) et d'évidence identitaire : il a pour vocation, dans la langue politique, de construire une identité collective, de constituer une communauté, d'élever une pensée privée au statut de pensée ou de discours public, de substituer à l'individualité du locuteur *l'identité plurielle*²² politique du groupe.
- 33 Inversement le « je » et le « on » sont a-politiques voire antipolitiques. Dire « je », c'est marquer sa singularité, lorsque la politique est la recherche du ralliement, du nombre, de la majorité en démocratie, de l'unanimité dans des régimes totalitaires. Dire « je » dans le discours politique c'est refuser son identité de locuteur politique, de porte parole des autres par exemple, de représentant d'une classe, d'un parti, d'une nation. Même les rois renonçaient aux « je » dans leurs prises de parole publiques pour un « nous » que l'on qualifie de « majesté ». Et dans ce « nous, Louis, roi des Français... », il ne faut pas seulement voir une mégalomanie du Roi, mais l'affirmation pronominale que par la voix du Roi c'était le Royaume entier qui s'exprimait ; un « nous » de la polis, un « nous » politique.
- 34 Dans la posture linguistique, dans le débat démocratique, la relation gauche/droite de l'entre-deux-guerres est donc asymétrique, inégalitaire : la gauche affiche son identité d'entité politique, lorsque la droite la camoufle avec un discours particulier ("je") ou impersonnel ("on").
- 35 Pourquoi ? Sans entrer dans les détails historiques, deux types de réponse pour chacune des forces politiques sont possibles.
- 36 Pour la droite, le « je » et plus encore le « on » servent à sous-entendre son identité politique car la droite représente, on le sait depuis François Goguel, l'Ordre établi²³. Or l'Ordre établi est ce qui est : son identité va de soi. Elle n'a pas besoin de s'affirmer. Mieux, il est stratégiquement nécessaire pour la droite de ne pas s'affirmer pour ne pas être contestée. La construction et l'affirmation d'une identité se font toujours en opposition à une autre (cf. précisément la vitalité de l'affrontement gauche/droite). Dire le groupe ("nous") c'est permettre, presque définir, le hors groupe ("vous", "eux") c'est-à-dire la confrontation. C'est par refus de la conflictualité, pour préserver un ordre existant présenté comme immuable, que la droite masque son identité. C'est plus généralement par refus du politique comme synonyme de conflictualité et par refus du débat politique comme lieu de contradiction.
- 37 *A contrario* la gauche utilise le « nous » car elle entend célébrer le groupe (énonciation collective voire collectiviste, totalisante voire totalitaire), car son premier souci est de se constituer en temps que groupe, en *sub-société* dirait A. Kriegel, par rapport à l'ordre existant ; la gauche dit "nous" tout simplement pour exister ; le "nous" à gauche, depuis Robespierre jusqu'à Thorez, en passant par Jaurès²⁴, c'est ce cri primal des forces minoritaires qui cherchent à émerger dans le débat politique. Plus simplement, le "nous"

est le moyen de faire masse et de faire corps pour des mouvements révolutionnaires qui revendiquent la conquête du pouvoir par la force du nombre et par l'unité des troupes²⁵.

- 38 Deuxième argument, la droite masque son identité car elle en a honte sous la République depuis l'épisode de l'été 1789. C'est le grand complexe monarchique que M. Gauchet a décrit dans *Les lieux de mémoires*²⁶. Pour l'entre-deux-guerres, précisons plutôt que la droite sous-entend son identité républicaine car elle l'a perdue ou est en train de la perdre face à la vague frontiste. Dans des genres différents, cela est très net chez Flandin comme chez Tardieu : avec la grande peur du communisme qui mène jusqu'à la tentation fasciste, la droite républicaine ne peut plus dire son identité républicaine car elle ne croit plus en cette république soupçonnée de porter en germe le socialisme, le chaos social et la révolution²⁷.
- 39 Inversement, la gauche martèle un "nous" identitaire car elle est très fière de son identité politique : elle est à la fois l'héritière de la République et dépositaire, depuis 1917, de l'avenir du monde. Avec le Front populaire, non seulement elle entend sauver et incarner la République mais la Nation elle-même face à la menace hitlérienne et au nouveau Coblence.
- 40 Ces derniers arguments historiques, nous renvoient à quelque chose de plus complexe et d'essentiel : au système de légitimation du groupe mis en place dans le discours politique. Car l'identité ne peut être affirmée sans être légitimée. Et c'est sur ce dernier point qu'il faut conclure cette contribution.

Conclusion : la légitimation identitaire

- 41 L'identité politique, la définition d'une identité peuvent être ramenées, dans le discours, à une étendue et une profondeur : une étendue c'est-à-dire concrètement un espace, un territoire symbolique (Qui est « nous » ? Quelle est l'étendue de ce « nous » ? « Nous » inclusif ? Exclusif ? "Nous" partisan ou patriotique ?) ; une profondeur c'est-à-dire un champ temporel, une chronologie ; concrètement une histoire (quel est l'origine du "nous" ? Quel est son devenir ?)
- 42 Or à l'aune de ces deux dimensions, la dissymétrie gauche/droite coupable du disfonctionnement mortel du débat démocratique dans les années 30, et constatée par la simple différence de l'utilisation du « nous », se trouve renforcée.
- 43 Le discours identitaire sur le mode du "nous" de la gauche tend à définir avec précision un territoire et une histoire. Surtout, par l'étude diachronique de l'entre-deux-guerres, on peut conclure que le discours de gauche tend à rendre dynamiques et conquérants ce territoire et cette histoire.
- 44 Inversement le discours de droite républicaine n'a plus d'espace dans les années 30 et, plus grave, perd toute référence historique au fil des années jusqu'à l'arrivée de la guerre.
- 45 Sans entrer dans la technique linguistique de l'analyse, on constate par l'étude de certains procédés oratoires (les pronoms possessifs, les appositions réflexives) que les "nous" du discours de gauche recouvrent une réalité précise mais de plus en plus étendue, stable et solide mais de plus en plus extensible. D'un "nous" replié sur le parti (communiste et socialiste) en 1930, on passe à un "nous" qui représente toute la classe ouvrière en 1933, puis tout le « peuple » en 1935-1936, enfin toute la France en 1938. Avec le Front populaire en effet l'identité de la gauche, se fait ou se refait, pour se confondre avec la Nation. L'identité partisane, puis l'identité sociale s'élargissent à une identité patriotique.

- 46 Très concrètement par exemple l'apposition réflexive "*nous la gauche, nous...*" est significative. La formule a pour fonction rhétorique ou méta discursive d'IDENTIFIER, c'est-à-dire de préciser l'identité de l'énonciateur et plus encore de forcer l'identification de l'auditoire à l'identité et au propos de l'orateur²⁸. Or on voit très nettement un glissement et un élargissement du discours de "*nous le parti, nous*" vers un "*nous les Français, nous*" autrement plus ambitieux²⁹.
- 47 Par ailleurs, cet élargissement de l'espace identitaire du discours qui fait désormais de Thorez ou de Blum les porte-parole de tous les Français s'appuie sur des références historiques nouvelles et omniprésentes. Le discours patriotique du Front populaire de la gauche socialiste s'appuie lourdement sur les précédents de 1789, 1792, 1793 ; ou encore 1848 et 1871. La référence à la Révolution française est partout³⁰ : c'est la référence identitaire et légitimante clef sous la République.
- 48 Inversement, l'espace du discours de la droite est lui réduit et se rabougrit au fil des années 30. Le « *je* » donne à lui seul une dimension particulière au discours des leaders de droite. Plus loin, on peut montrer d'abord comment le discours de droite refuse un socle ou une identité « partisane » (il n'y a pas d'équivalent à droite au "*nous les communistes, nous*"). Montrer ensuite comment, l'identité sociale de la droite républicaine se trouve difficile à exprimer dans l'entre-deux-guerres. Flandin, président de l'Alliance démocratique, est explicitement le porte-parole des classes moyennes au début de l'entre-deux-guerres. Il tient un discours libéral qui s'adresse directement à la petite bourgeoisie capitaliste. Or on sait ce qu'historiquement il est advenu des classes moyennes avec la crise de 29.
- 49 Capitalisme et classe moyenne semblent s'articuler en une contradiction. Le capitalisme est à son stade monopolistique, et la ruine des classes moyennes est effective aux USA et en Europe à partir de 1929 et en France à partir de 1931. Flandin est devant ses contradictions et défendant le libéralisme économique à tout prix, il se trouve déraciné de sa base sociologique³¹.
- 50 L'étendue du discours de droite ne peut plus se faire sur un socle sociologique. Restait évidemment l'essentiel du discours de droite depuis 1890 ou 1914-18 : l'identité patriotique. Or là aussi cet élément est mis à mal par les événements de politique étrangère et les accointances de la droite avec les régimes autoritaires mussoliniens (au moment de la guerre d'Éthiopie), franquiste (au moment de la guerre d'Espagne) ou hitlérien (au moment de Munich).
- 51 La crise identitaire de la droite républicaine est très profonde dans les années 30, d'autant que la référence historique à 1789 est, nous l'avons vu, confisquée par la gauche et qu'aucune généalogie se dessine. Les références historico-économiques à un Guizot sont, par exemple, dépassées par le capitalisme industriel et déjà presque boursier. Celles, patriotiques, à Clemenceau se trouvent ensevelies devant le remodelage, en partie consenti, de l'Europe au profit de l'Allemagne.
- 52 A partir de là, nous avons pu décrire le discours de la droite de l'entre-deux-guerres comme un discours passéiste sans Histoire, historique mais sans passé ³². Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que cette droite disparaisse durablement de l'échiquier politique non seulement sous le régime de Vichy auquel elle adhère massivement, mais jusqu'à Pinay voire Giscard d'Estaing. Car sans identité, clairement affirmée ou affirmable dans le discours et par les mots, aucune force politique ne semble pouvoir subsister.

BIBLIOGRAPHIE

- R ; Amossy (s.d.), *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1999.
- J. Berque, -"Qu'est-ce qu'une identité collective ?" dans J. Pouillon et P. Maranda (sous la direction de...), *Echanges et communications, mélanges offerts à Claude Lévi-Strauss à l'occasion de son 60^e anniversaire*, Paris, Mouton, 1970, pp. 469-486.
- J. Berque, -"Identités collectives et sujets de l'histoire", dans G. Michaud (sous la direction de...), *Identités collectives et relations inter-culturelles*, Bruxelles, Complexe, 1978, pp. 11-18.
- M. Chebel, *La formation de l'identité politique*, Paris, PUF, 1986.
- Ph. Cibois, *L'analyse factorielle*, Paris, PUF, 1994.
- Collectif, *L'identité politique*, Paris, PUF, 1994.
- Fl. Haegel, "Mémoire, héritage, filiation : dire le gaullisme et se dire gaulliste au RPR", *Revue française de science politique*, 1990, n°40-6, pp. 864-879.
- B. Lamizet, *Politique et identité*, Lyon, PUL, 2002.
- Ed. Marc-Lipiansky, "Groupe et identité", dans G. Michaud (sous la direction de...), *Identités collectives et relations inter-culturelles*, Bruxelles, Complexe, 1978, pp. 59-88.
- D. Mayaffre, *-Le poids des mots. Le discours de gauche et de droite dans l'entre-deux-guerres. Maurice Thorez, Léon Blum, Pierre-Etienne Flandin et André Tardieu (1928-1939)*, Paris, Honoré Champion, 2000.
- "Discours politique, genres et individuation socio-linguistique", *JADT 2002*, Saint Malo, IRISA-INRIA, 2002, pp. 517-529.
- "1789 / 1917, deux héritages lexicaux concurrents dans le discours révolutionnaire de l'entre-deux-guerres.", *Mots*, n°69, juillet 2002, pp. 65-79.
- S. Mellet, "Statistique, syntaxe latine, pragmatique", *Travaux du cercle linguistique de Nice*, n°16, 1994, pp. 131-141.
- Mots*, "Le nous politique", numéro spécial, n°10, mars 1985.
- P. Nora (sous la direction de...), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984-1986.
- A. Prost, *Vocabulaire des proclamations électorales de 1881, 1885 et 1889*, Paris, PUF, 1974.
- J.-Cl. Ruano-Borbalan (coordonné par...), *L'identité. L'individu, le groupe, la société*, Paris, Ed. Sciences Humaine, 1998.

NOTES

1. - Cf. la bibliographie en fin d'article.
2. - Le plus récent et le plus explicite étant Denis-Constant Martin : "*L'identité plus largement est discours, mieux encore récit, et doit être analysée en tant que tel*" (*Cartes d'identité. Comment dit-on "nous" en politique ?*, sous la direction de D.-C. Martin, Paris, Presse de la FNSP, 1994, p. 20.)

3. - D. Mayaffre, *Le poids des mots. Le discours de gauche et de droite dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Champion, 2000.
4. - A. Prost, *Vocabulaire des proclamations électorales de 1881, 1885 et 1889*, Paris, PUF, 1974.
5. - D. Mayaffre, *-Le poids des mots. Le discours de gauche et de droite dans l'entre-deux-guerres, op. cit.. / -"Discours, genres et individualisation socio-politiques"*, JADT 2002, 6^{ème} Journées internationales d'Analyse statistique des Données Textuelles, 13-15 mars 2002, IRISA-INRIA, 2002, pp. 517-529.
6. - D. Mayaffre, *J. Chirac. Le président de la parole. Etude du discours présidentiel (1958-2002)*, à paraître (2004).
7. - *Hyperbase* a été conçu par Et. Brunet et est produit par l'UMR 6039 du CNRS, "Bases, Corpus et Langage" (Nice).
8. - *Lexico* est conçu et produit par A. Salem et son équipe (Université Paris 3, ILPGA-SYLED).
9. - Le corpus de chaque président est ici composé de l'ensemble de leurs interventions télévisées (allocution, interview...), soit pour chacun, une centaine de discours représentant au total 2 millions de mots.
10. - Nous voyons bien ainsi que de Gaulle *sur-utilise* "peuple" (+22) alors que Chirac le sous-utilise (-9). Si tous les présidents employaient le mot de manière identique, l'écart réduit de chacun serait égal à 0.
11. - Mise au point par J.-P. Benzecri, *l'analyse factorielle des correspondances* fut pour la première fois appliquée en sciences humaines et en Histoire par A., Prost (1974, *op.cit.*). On trouvera sa vulgarisation dans Cibois (1994) ou S. Mellet (1994).
12. - Les numéros accolés aux termes signifient : 1=verbe, 2=nom, 3=adjectif, 4=déterminant, 5=pronom, 6=adverbe.
13. - Pour cette raison, les mots, trop nombreux, n'apparaîtront pas sur le graphique. Ce sont eux pourtant qui déterminent sur le schéma la situation des points Jospin1997, Jospin1998... Chirac2000, etc..
14. - Ce constat quantitatif peut être illustré par la phrase malheureuse du début de campagne, le 3 mars 2002 à la télévision, dans laquelle Jospin se disait ouvertement socialiste tout en prétendant ne pas vouloir présenter un programme socialiste.
15. - Les numéros accolés aux termes signifient : 1=verbe, 2=nom, 3=adjectif, 4=déterminant, 5=pronom, 6=adverbe.
16. - Par exemple : "Nous sommes le parti de la classe ouvrière, nous sommes le parti de la révolution sociale..." (L. Blum, *Le Populaire*, 3 janvier 1934) ; "Chacun de nos militants a le droit de tirer par déduction ... du concept de l'antagonisme nécessaire des classes, l'impossibilité pour notre Parti d'accepter la collaboration gouvernementale avec des partis bourgeois dans une circonstance quelconque..." (L. Blum, 30 mai 1932, XXIX^e Congrès national de la SFIO.).
17. - R. Barthes, "L'ancienne rhétorique", *Communication*, n°16, 1970.
18. - Ainsi pour le linguiste J. Dubois, deux types de discours opposés existent d'un point de vue énonciatif, les discours didactiques (*détendus*) vs les discours polémiques (*tendus*). (J. Dubois, *Cahiers de lexicologie*, n°15, 1969.). L'étude de l'énonciation est un pan particulier de la linguistique, indispensable pour ceux qui analysent le discours. On la retrouve au coeur des analyses dites *pragmatiques* du langage. (A. Jaubert, *La lecture pragmatique*, Paris, Hachette, 1990).
19. - Définition minimale mais suffisante d'E. Benveniste (*Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, 1966, t.1, p. 242) reprise par toute l'école française d'analyse du discours.

20. - Un des principes de base de l'analyse scientifique du vocabulaire que propose la logométrie est l'exhaustivité du traitement (tous les mots sont comptés sans *a priori*). Il fut énoncé dès l'origine : Collectif, *Des tracts en mai 68*, Paris, Champ Libre, 1978 (1^{ère} ed. 1975), p. 20.
21. - *Mots* n°22 (numéro spécial), "Le nous politique", mars 1985.
22. - L'efficacité linguistico-politique du "nous" est bien là : suggérer la pluralité et l'identique, le nombre et l'unité.
23. - F. Goguel, *La politique des partis sous la III^e République*, Paris, Seuil, 1946, 1958.
24. - P. Muller, *Jaurès, vocabulaire et rhétorique*, Paris Klincksiek, 1994.
25. - Le refrain de l'Internationale est illustratif de l'ensemble de la démonstration "... groupons nous et demain, l'Internationale sera le genre humain". Le groupe et le "nous" sont célébrés sans être bien définis. Ils apparaissent à la fois comme moyen et comme finalité.
26. - M. Gauchet, "La droite et la gauche" in P. Nora (s.d.), *Les lieux de mémoires*, Paris, Gallimard, 1992, vol. III, p. 457.
27. - Sur le tournant réactionnaire de Tardieu cf. D. Mayaffre, *Le poids des mots*, op. cit. pp. 674-687 et 694-712. Sur la grande peur sociale et la tentation fasciste de Flandin cf. *ibid.* pp. 586-601.
28. - "L'apposition réflexive souligne la volonté du locuteur d'impliquer le récepteur dans l'acte de parole : nous (émetteur) sommes nous (récepteur). La symétrie suggère l'équivalence et facilite l'identification." (R. Benoit, *Mots*, n°10, 1985, p. 130.
29. - Des exemples dans D. Mayaffre, *ibid.* pp. 447-468.
30. - Des chiffres sont donnés dans D. Mayaffre, "1789/1917 : l'ambivalence du discours révolutionnaire des communistes français des années 1930", *Mots*, n°69, juillet 2002, pp. 65-81 ; ou *Le poids des mots*, op. cit. pp. 468-469.
31. - Pour un développement : D. Mayaffre, *Le poids des mots*, op. cit., pp. 331-343.
32. - *Ibid.*, pp. 231-235 et pp. 289-292.

RÉSUMÉS

La parole politique a moins pour vocation de véhiculer un message que de construire un espace identitaire. « S'identifier » est le maître mot du discours politique : pour le locuteur, il s'agit de se présenter dans ses attributs politiques, c'est-à-dire élaborer un *ethos* ; pour l'auditoire, il s'agit de se reconnaître dans les propos du locuteur c'est-à-dire se ressentir comme partie prenante d'une communauté d'idées et de mots.

La démonstration éclairera le débat politique gauche/droite en France et s'appuiera sur deux corpus : des discours de l'entre-deux-guerres (1928-1939) et les discours présidentiels sous la V^e République (1958-2002).

The political word has less the role to convey a message than to build an identity space. « To be identified » is the keyword of the political speech : for the speaker, it is a question of being presented in its political attributes i.e. to work out a *ethos* ; for the audience, it is a question of being recognized in the remarks of the speaker i. e. to feel like recipient of a community of ideas and words.

The demonstration will light the political debate right/left in France and will be based on two corpora : speeches of the inter-war period (1928-1939) and speeches présidentiel under V^e Republic (1958-2002).

INDEX

Mots-clés : identité politique, discours politique, Ethos, logométrie

AUTEUR

DAMON MAYAFFRE

CNRS, UMR 6039, Bases Corpus et Langage - Nice